

REPENTIR ET CONVERSION

D'APRÈS LES ACTES DES APÔTRES *

La prédication missionnaire des apôtres, telle qu'elle se présente dans les Actes, se développe suivant un schéma très régulier ¹. Trois parties principales. La première proclame l'événement de Pâques : mis à mort par les Juifs de Jérusalem, Jésus a été ressuscité par Dieu. On fait ensuite appel aux Écritures pour mettre en lumière le sens de la résurrection : ce que les prophéties disaient du Messie s'est accompli en Jésus, qui est donc le Messie promis. La dernière partie tire la conclusion pratique : il faut se repentir, se convertir, croire, se faire baptiser, obtenir le pardon de ses péchés, pour s'assurer le salut et la vie éternelle. C'est ce dernier point du discours qui doit seul retenir notre attention dans cet article ; trois remarques s'imposent cependant :

1. Pour donner son vrai sens à la conclusion du discours missionnaire, il importe de ne pas l'isoler des deux premiers points. La conversion à laquelle les auditeurs sont conviés n'est que la conséquence pratique du message pascal ; on ne saurait comprendre cette conséquence sans tenir compte du lien qui l'unit au message de la résurrection. L'inverse est également vrai : la manière de présenter les événements et de les éclairer par les Écritures se ressent de la préoccupation d'amener les auditeurs à se convertir. Tous les éléments du discours se tiennent. Concrètement, pour entrer dans la perspective des Actes, il faut envisager la conversion dans le rapport qui l'unit aux moments décisifs de l'histoire du salut : la passion, la résurrection et le jugement dernier.

2. En parlant de « conversion », nous visons la démarche par laquelle un Juif ou un païen deviennent chrétiens. Cette démarche est complexe,

* Texte remanié d'une leçon faite à Mouvaux, en juillet 1958, pour un groupe de prêtres du diocèse de Lille, et publiée dans *Sciences Ecclésiastiques* (Montréal), XII (1960), pp. 137-173.

1. Voir « Actes des Apôtres » de la *Bible de Jérusalem*, 2e éd., Paris, 1958 : n. sur Ac 2, 14 et les notes des passages auxquels cette note renvoie. Les discours aux païens de Lystres et d'Athènes présentent un schéma différent.

et nous n'avons pas à l'envisager sous tous ses aspects. Le terme spécifique pour désigner la réponse au message chrétien est « croire », et cette adhésion de foi se traduit par la réception du baptême ; préciser l'idée que les premiers chrétiens se faisaient de la foi et du baptême appellerait des études spéciales qu'il n'y a pas lieu d'entreprendre ici ². Notre attention se portera d'abord sur le verbe qui correspond le mieux à ce que nous entendons par « conversion » : ἐπιστρέφειν, qui signifie proprement « se tourner », « retourner », « revenir » ; nous traduirons « se convertir ». Il nous a paru nécessaire de compléter cette étude par une analyse de μετανοεῖν « changer de sentiments », au sens de « se repentir ». L'emploi de ces deux verbes dans le langage religieux des chrétiens doit s'expliquer à partir du vocabulaire juif ; ils correspondent l'un et l'autre au même verbe sémitique : *shûb* en hébreu, *tûb* en araméen. Pour *shûb* les Septante écrivent normalement ἐπιστρέφειν, qui rend fort exactement l'image de « retour » ; mais à la fin de l'époque juive, μετανοεῖν tend à supplanter ἐπιστρέφειν, sans doute parce qu'il marque mieux le caractère spirituel de ce « retour » ³.

2. Pour la foi, indications sommaires dans A. MEUNIER, La foi dans les Actes des Apôtres, *Revue ecclésiastique de Liège*, XLIII (1956), pp. 50-53 ; on trouvera davantage dans A. RETIF, La foi missionnaire ou kérygmatische et ses signes, *Revue de l'Université d'Ottawa*, XXI (1951), pp. 151*-172*. Il importerait de situer la notion de foi telle qu'elle apparaît dans les Actes en la comparant avec celle de l'évangile de Luc et celle de Paul ; voir pour cela les aperçus publiés dans *Lumière et Vie* (Saint-Alban), n° 22 (juillet 1955), Qu'est-ce que la foi ? I. Données bibliques : P. BENOIT, La Foi dans les évangiles synoptiques (pp. 45-64) ; M.-E. BOISMARD, La Foi selon saint Paul (pp. 65-90). Pour orienter des recherches ultérieures, utiliser R. BULTMANN, art. πιστεύω, TWNT, t. VI, fasc. 3 et 4 (1955) > PP. 174-230. Pour ce qui concerne le baptême, il faut se contenter de quelques indications sur une littérature particulièrement abondante. La revue *Lumière et Vie* a consacré ses numéros 26 et 27 (mars et mai 1956) au Baptême dans le Nouveau Testament ; pour les Actes, nous signalons surtout : J. SCHMITT, *Baptême et communauté d'après la primitive pensée apostolique*. La Maison-Dieu, n° 32 (1952), pp. 53-73 ; A. WIKEN-HAUSER, *Die Apostelgeschichte* (Regensburger N. T., 5), 3e éd. Ratisbonne, 1956, pp. 52-54 : Die christliche Taufe.
3. La bibliographie du sujet est considérable ; voici simplement quelques indications sur ce qui peut être utile. Pour une vue d'ensemble : J. BEHM et E. WÜRTHEIN, μετανοέω, μετάνοια, TWNT, IV (1942), pp. 972-1004 (Église primitive, pp. 999 s.) ; sous une forme plus populaire : M. D. FONTAINE et J.-G. GOURBILLON, *Convertissez-vous, Dieu de notre salut*. Évangile, n° 29 (1958), pp. 7-88 (Actes des Apôtres, pp. 72-75). Pour les Actes, J. GEWIESS, Die Apostolische Heilsverkündigung nach der Apostelgeschichte (*Breslauer Studien zur historischen Theologie*, N. F., V), Breslau, 1939, pp. 106-115 ; R. SCHNACKENBURG, Typen der Metanoia-Predigt im Neuen Testament, dans la *Münchener Theologische Zeitschrift*, 1 (1950), n° 4, pp. 1-13 (cf. 7-9 ; voir aussi, du même auteur : Die sittliche Botschaft des Neuen Testaments. *Handbuch der Moralthologie*, 6, Munich, 1954, pp. 10-15) ; H. CONZELMANN, Die Mitte der Zeit. Studien zur Theologie des Lukas. *Beiträge zur historischen Theologie*, 17, 2e éd., Tubingue, 1957, pp. 84 s. et 198-203). La consultation des commentaires des Actes s'impose (excellent aperçu, bref mais substantiel, dans celui de Mgr WIKENHAUSER, *Die Apostelgeschichte*, pp. 50 s.) ; consulter aussi les commentaires de Luc (en particulier l'exkursus de J. SCHMID, Das Evangelium nach Lukas. *Regensburger N. T.*, 3, 3e éd., Ratisbonne, 1955, pp. 150-155). Les lexiques fournissent un résumé des questions et une bibliographie : Bijbels Woordenboek, 2e éd., Ruremonde-Maaseik, 1954/57, col. 162-165 et 201-203 (en progrès sur la 1^e éd., et son adaptation allemande dans le *Bibel-Lexikon*

3. Dans le cadre du Nouveau Testament, l'emploi de ces deux verbes caractérise plus particulièrement le vocabulaire de saint Luc. Au sens de « se convertir », ἐπιστρέφειν n'apparaît qu'une seule fois chez Matthieu (13, 15) et chez Marc (4, 12), dans une citation d'Is 6, 10. Luc l'emploie deux fois dans l'évangile (1, 16; 22, 32) et huit fois dans les Actes (3, 19 ; 9, 35 ; 11, 21 ; 14, 15 ; 15, 19 ; 26, 18.20 ; 28, 27), il faut ajouter une fois ἐπιστροφή, « conversion » (Ac 15, 3) et une fois ἀποστρέφειν « se détourner », exprimant l'aspect négatif de la conversion (3, 20). Ἐπιστρέφειν ne revient qu'en trois passages des épîtres⁴.— La comparaison est plus suggestive encore pour μετανοεῖν et μετάνοια : ces termes se présentent trois fois chez Marc et sept fois chez Matthieu ; l'évangile de Luc les emploie quatorze fois, dont quatre seulement relèvent d'une tradition commune⁵, Luc étant seul témoin dans les dix autres cas⁶ ; les Actes présentent onze autres emplois⁷. Peu fréquent dans les épîtres (neuf fois), ce vocabulaire revient avec une certaine insistance dans l'Apocalypse (douze fois). Ce simple relevé invite à penser que les appels à « se repentir » et à « se convertir » doivent s'expliquer non seulement en fonction du contexte de la prédication apostolique, mais aussi des préoccupations personnelles de Luc, tant dans l'évangile que dans les Actes.

La logique inviterait à parler d'abord du « repentir », ensuite de la « conversion »⁸ ; il nous a paru plus commode de suivre l'ordre

de H. HAAG) ; *Die Religion in Geschichte und Gegenwart*, y éd., t. 1 (1957), col. 979 s. (G. FRIEDRICH) ; BW, Graz, 1959, pp. 754-756 (J. B. BAUER) ; *Vocabulaire Biblique*, Neuchâtel-Paris, 1954, pp. 28-250 (J.-Ph. RAMSEYER : sans bibliographie). Aperçus occasionnels non négligeables dans certains ouvrages généraux sur la théologie du N. T. (par exemple A. RICHARDSON, *An Introduction to the Theology of the New Testament*, Londres, 1958, pp. 31-34) ou sur des points particuliers de cette théologie (ainsi A. KIRCHGASSNER, *Erlösung und Sünde im Neuen Testament*, Fribourg en Br., 1949, pp. 213 ss). Signalons, pour mémoire, l'article récent de W. LANGE, *L'appel à la pénitence dans le christianisme primitif*, *Collectanea Mechliniensia*, XLIV (1959), pp. 380-390.

4. 1 Th 1, 9 ; Ga 4, 9 ; 1 P 2, 25. Il y aurait lieu de tenir compte de 2 Co 3, 16, où l'expression choisie pour décrire la démarche de Moïse peut évoquer indirectement l'idée de « conversion ».
5. Lc 3, 3 = Mc i, 4 et Mt 3, 2 ; Lc 3, 8 = Mt 3, 8 ; Lc 10, 13 = Mt 11, 21 ; Lc 11, 32 = Mt 12, 41. Deux emplois de Marc n'ont pas de parallèle chez Luc : Mc i, 15, notice générale sur le contenu de la prédication de Jésus, remplacée chez Luc par le discours de Nazareth ; Mc 6, 12, caractérisant la prédication des Douze lors de la mission gali-léenne : Lc 9, 6 omet le détail. Trois emplois de Matthieu n'ont pas de parallèle chez Luc : Mt 4, 17 qui correspond à Mt 1, 15 ; Mt 3, 11 et 11, 20 où l'idée de « repentir » semble attribuable à une retouche rédactionnelle de Matthieu.
6. Lc 5,32 ; 13, 3.5 ; i5, 7 *ab.io* ; 16, 30 ; 17, 3.4 ; 24, 47. La retouche rédactionnelle est manifeste en 5, 32 ; aux mots : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs » (Mt 9, 13 ; Mc 2, i7), Luc croit prudent d'ajouter la précision : « au repentir ». Comparer aussi Lc 17, 3 avec Mt 18, 15 et Lc 15, 7.10 avec Mt 18, 14.
7. Ac 2, 38 ; 3, 19 ; 5, 31 ; 8, 22 ; il, 18 ; 13, 24 ; 17, 3° ; i9> 4 ; 20, ai ; 20, 20 ah. A noter qu'en deux de ces passages (13, 24 et 19, 4), le terme caractérise la prédication de Jean-Baptiste (cf. Lc 3, 3.8).
8. Aux exégètes qui tiennent les deux notions pour pratiquement équivalentes, Conzelmann reproche de méconnaître le trait distinctif de l'idée que Luc se fait de la conversion : au lieu de la considérer dans sa totalité,

inverse. La première partie de notre étude traitera du thème de la « conversion » (ἐπιστρέφειν), qui donne une note plus fondamentale et n'appelle pas de longs développements ; trois sections étudieront ensuite les rapports qui unissent le « repentir » (μετανοεῖν) aux circonstances de la mort de Jésus, à sa résurrection, à son retour pour le jugement dernier.

I. LA CONVERSION AU SEIGNEUR

Ἐπιστρέφειν, « se convertir », signifie proprement « se tourner ». Une première précision s'impose tout de suite : en « se convertissant » on « se tourne » vers quelqu'un. La conversion est une prise de position à l'égard d'une personne. Les textes emploient deux expressions : « se tourner vers Dieu », « se tourner vers le Seigneur » ; nous les examinerons séparément. On étudiera ensuite le changement que la conversion implique en celui qui se convertit : changement qui engage toute sa manière de vivre.

1. Se tourner vers Dieu.

Le caractère traditionnel de l'expression « se tourner vers Dieu », ou « se convertir à Dieu », est attesté par l'emploi que saint Paul en fait dans ses épîtres. Rappelant aux Thessaloniciens l'accueil que sa prédication a reçu chez eux l'année précédente, il leur écrit en 51 : « Vous vous êtes tournés vers Dieu, (vous détournant) des idoles afin de servir le Dieu vivant et véritable » (1 Th 1, 9). Quelques années plus tard, il met les Galates en garde contre l'adoption des observances juives, qui serait une conversion à rebours : « Après avoir connu Dieu — ou plutôt après avoir été connus par lui — comment pouvez-vous vous tourner (vous convertir) de nouveau vers des éléments faibles et misérables et vouloir vous mettre de nouveau à leur service ? » (Ga 4, 9). Pour parler de la conversion des païens, l'Église primitive a repris une formule déjà consacrée par l'usage du judaïsme hellénistique : en donnant leur adhésion à la vraie foi, les païens se détournent de leurs faux dieux, de leurs idoles, pour se tourner vers le Dieu vivant, le Dieu véritable. Le changement se situe sur un plan proprement religieux :

il la dissocie en deux éléments, changement de sentiments et changement de conduite. L'affirmation se base essentiellement sur les deux passages où Luc emploie les deux termes conjointement, « se repentir et se convertir » (Ac 3, *ig* ; 26, *ao*). L'argument n'est pas concluant, et l'auteur doit reconnaître qu'en d'autres passages, Luc se laisse influencer par des traditions qui ne font pas cette distinction. Il reste pourtant vrai qu'on doit s'attendre à trouver Luc sensible aux nuances du vocabulaire grec et il serait erroné de présumer la synonymie des deux verbes, sous prétexte que le vocabulaire hébreu ou araméen ne faisait pas de distinction.

le converti abandonne le culte des idoles pour se mettre au « service » de Dieu, en lui réservant les hommages qui lui sont dûs.

La formule traditionnelle apparaît plusieurs fois dans les Actes. Le texte le plus caractéristique est celui qui rapporte les paroles de Paul aux païens de Lystres : « Nous vous annonçons d'avoir à vous convertir (vous détournant) de toutes ces vaines idoles (pour vous tourner) vers le Dieu vivant, qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qui s'y trouve » (14,15). Par opposition aux idoles, objets dépourvus de vie et incapables d'agir, le vrai Dieu est un Dieu vivant et agissant : il l'a montré en créant toutes choses, et continue à le montrer en répandant ses bienfaits sur ses créatures (v. 17). Se tourner vers lui, c'est le reconnaître pour le seul Dieu véritable et lui adresser, à lui seul, les marques d'adoration auxquelles les idoles n'ont pas droit.

Le ch. 15 rapporte qu'au retour de leur premier voyage missionnaire, Paul et Barnabé faisaient part aux anciennes chrétientés des résultats obtenus : « Ils racontaient la conversion (ἐπιστροφήν) des païens, causant ainsi une grande joie à tous les frères » (15, 3). Au concile de Jérusalem, Jacques montre que l'entrée des païens dans l'Église correspond au dessein divin exprimé dans les prophéties, et il conclut : « C'est pourquoi j'estime qu'il ne faut pas tracasser ceux des païens qui se tournent vers Dieu (qui se convertissent à Dieu) » (v. 19). « Se tourner vers Dieu », ou « se convertir à Dieu », était l'expression consacrée pour parler de l'adhésion des païens au monothéisme d'Israël ; elle est reprise telle quelle pour parler maintenant de leur adhésion au message évangélique. Le trait le plus frappant de cette conversion reste la reconnaissance du vrai Dieu par ceux qui, jusque-là, adoraient des idoles.

Le discours de saint Paul devant le roi Agrippa explicite davantage la formule. Il est d'abord question de la mission reçue par l'Apôtre : sur le chemin de Damas, Jésus l'a envoyé vers les païens, lui assignant pour tâche de « leur ouvrir les yeux pour qu'ils se tournent (se convertissent) des ténèbres vers la lumière et de l'empire de Satan vers Dieu » (26, 18). Deux images distinctes définissent la conversion : des yeux jusque-là aveugles s'ouvrent, faisant passer des ténèbres dans la lumière ; celui qui se trouvait dans le camp de Satan, domaine sur lequel Satan exerce son empire, passe dans le camp de Dieu et ainsi revient à lui. L'image de l'aveugle qui recouvre la vue est empruntée à Is 42, 7.16 ; la seconde image se contente d'explicitier l'expression courante qui parle de la conversion des païens comme d'un retour à Dieu.

Ayant reçu cette mission, Paul s'y est consacré tout entier :

« D'abord aux habitants de Damas, puis à ceux de Jérusalem et de tout le pays de Judée ⁹, et ensuite aux païens, j'ai annoncé d'avoir à se repentir et à revenir (se convertir) à Dieu,

9. < Et de tout le pays de Judée » : E. Haenchen déclare ces mots inauthentiques :

en faisant des œuvres qui conviennent au repentir » (26, 20). Paul invite Juifs et païens à se repentir et à se convertir ; mais il précise « se convertir à Dieu », montrant ainsi qu'en parlant de conversion, il songe plus directement aux païens.

De 26, 20 il n'est pas sans intérêt de rapprocher 20, 21, résumé de l'activité missionnaire de Paul à Éphèse : « J'adjurais Juifs et Grecs de se repentir envers Dieu et de croire en Jésus, notre Seigneur. »

L'expression « se repentir envers Dieu » (τὴν εἰς θεὸν μετάνοιαν) est étrange ; pour lui trouver un sens, il faut supposer qu'elle bloque en une seule les deux formules : « se repentir et revenir (se convertir) à Dieu ¹⁰ ». Le terme μετάνοια assume ainsi l'idée de conversion ; la précision εἰς θεὸν, « envers Dieu », vise plus particulièrement les « Grecs », c'est-à-dire les païens ¹¹. C'est d'eux qu'on attend qu'ils se détournent de leurs idoles pour se tourner vers Dieu et se mettre à son service.

Tradition und Kompositwn in der Apostelgeschichte, ZTK, LU, 1955, p. 213, n. 2 ; *Die Apostelgeschichte*. Krit.-exeg. Komm. über das N. T., III, 12^e éd. Göttingue, 1959, pp. 617 s. Les raisons de ce rejet sont d'ordre grammatical et d'ordre historique. Au point de vue grammatical, on fait remarquer l'anomalie de l'emploi de l'accusatif pour l'expression en cause, alors que toutes les autres précisions sont au datif. Au point de vue historique, nous ne savons rien d'une prédication de Paul en Judée, et en tout cas Luc n'en a pas parlé. — Ces raisons ne nous paraissent pas assez graves pour faire écarter une leçon transmise par toute la tradition manuscrite. A la difficulté grammaticale nous répondrions en attirant l'attention sur le souci de variété dans les constructions qui se manifeste dans tout ce passage, très soigné au point de vue littéraire. Il n'est pas exact de dire que l'expression litigieuse tranche sur les datifs de son contexte. Ces datifs ne forment pas un bloc homogène : le premier « à Damas » se construit avec la particule ἐν, le second « à Jérusalem » (au pluriel), sans particule, et le troisième « et aux païens » (sans particule) n'est plus un datif de lieu mais de personne. Ces différences dans l'emploi du datif atténuent fortement la singularité de l'accusatif qui se glisse entre les datifs de lieu et le datif de personne ; Luc prend manifestement plaisir à un jeu subtil sur les nuances. La difficulté historique ne paraît pas sans explication possible : le genre oratoire du morceau permet de parler d'une manière assez large, qui n'est pas la manière d'un compte rendu minutieux ; après avoir parlé de Jérusalem, il est normal de généraliser en mentionnant « toute la Judée » (cf. Lc 1, 65 ; 5, 17 ; 6, 17 ; 7, 17 ; 23, 5 ; Ac 1, 8 ; 9, 31 ; 10, 37), « tout le pays des Juifs » (Ac 10, 39). Après avoir signalé les persécutions qu'il a fait subir aux chrétiens de Jérusalem, des villes avoisinantes (Ac 26, 11 ; cf. Ga 1, 22-23 : « les Églises de Judée ») et de Damas, Paul mentionne tout naturellement le ministère qu'il a accompli en ces mêmes lieux ; la précision du v. 11 (sans parallèle dans les récits antérieurs : 8, 3 et 9, 1 ; 22, 4) éclaire celle du v. 20.

10. Cf. E. HAENCHEN, *Die Apostelgeschichte*, p. 259. Il est curieux de voir la manière dont Conzelmann (*op. cit.*, p. 85) glisse sur ce texte, qui dérange manifestement sa thèse.

11. Cf. Th. ZAHN, *Die Apostelgeschichte des Lukas* (Komm. zum N. T., V), t. II, Leipzig, 1921, p. 716.

2. Se tourner vers le Seigneur.

Prise en elle-même, l'expression « se tourner vers le Seigneur » ne signifie pas autre chose que « se tourner vers Dieu » : dans la Bible grecque, « Seigneur » est l'équivalent du tétragramme sacré YHWH, le nom redoutable du Dieu d'Israël, seul vrai Dieu. Lc 1, 16 prend l'expression en son sens normal lorsque, s'inspirant de Mt 2, 6, il définit la mission de Jean-Baptiste : « Il fera se tourner vers le Seigneur leur Dieu un grand nombre d'enfants d'Israël. » Les conversions provoquées par le Précurseur parmi les enfants d'Israël ne s'entendent pas exactement au sens où l'on parle de la conversion des païens. Les Israélites peuvent avoir besoin de se convertir sans être tombés dans l'idolâtrie ; puisque se tourner vers Dieu c'est se mettre à son service, celui qui relâche le service de Dieu n'est plus tourné vers lui comme il devrait l'être. Impossible d'être vraiment tourné vers Dieu sans se soumettre à sa volonté, sans lui rendre l'hommage de l'obéissance due à ses commandements. En obtenant de ses compatriotes qu'ils reprennent la pratique de leur religion et conforment leur vie à ses exigences, le Baptiste les fait se tourner vers le Seigneur leur Dieu et les ramène à lui.

Les Actes n'emploient pas l'expression « se tourner vers le Seigneur » dans ce sens juif traditionnel ; ils ne la reprennent qu'en donnant au mot « Seigneur » le sens spécifiquement chrétien par lequel il désigne Jésus dans la condition glorieuse qu'il possède depuis sa résurrection. Dans le récit de la fondation de l'Église d'Antioche, Luc signale l'initiative de quelques missionnaires qui ne craignirent pas de « s'adresser également aux Grecs, leur annonçant la Bonne Nouvelle du Seigneur Jésus » (n, 20). Les résultats de cette prédication furent heureux : « La main du Seigneur les secondait, et grand fut le nombre de ceux qui, embrassant la foi, se convertirent au Seigneur » (v. 21) ; « Une foule considérable s'adjoignit ainsi au Seigneur » (v. 24). Le « Seigneur » auquel les païens d'Antioche se convertissent ne peut être autre que celui dont on leur annonce la Bonne Nouvelle : le Seigneur Jésus. Leur conversion implique assurément la reconnaissance du Dieu unique de la révélation biblique ; mais on préfère la désigner par son aspect le plus caractéristique, la reconnaissance de la seigneurie que Dieu a conférée à Jésus en le ressuscitant des morts.

Un miracle opéré par Pierre à Lydda entraîne de nombreuses conversions. Pierre a guéri un paralytique en lui disant : « Énée, Jésus-Christ te guérit » (9, 34). Conséquence de ce miracle : « Tous les habitants de Lydda et de (la plaine de) Saron le virent, et ils se convertirent au Seigneur » (v. 35). Effet analogue d'un autre miracle opéré à Joppé : « Tout Joppé sut la chose et beaucoup crurent au Seigneur » (v. 42). Le Seigneur auquel on croit et auquel on se convertit est sans nul doute celui au nom duquel Pierre accomplit ses miracles : Jésus-Christ. Une question peut se poser : les nouveaux convertis de Joppé, de Lydda et de la plaine de Saron étaient-ils tous juifs, ou y avait-il des païens parmi eux ? Ce qui est certain, c'est que, dans l'économie du récit des Actes, l'heure de la conversion des païens ne viendra que plus tard (ch. 10 et 11). On pensera donc

à des convertis du judaïsme. Il est clair que la conversion, en ce cas, est purement positive : l'acceptation de la seigneurie de Jésus n'implique pas qu'on se détourne du Dieu d'Israël, et se mettre au service du Seigneur Jésus est encore servir le Dieu unique.

En parlant de conversion, on précise normalement le nom de la personne vers laquelle le converti se tourne : Dieu, le Seigneur. Il faut pourtant signaler deux textes qui font exception, Ac 3, 19 ; 28, 27 ¹². Au ch. 28, Paul s'adresse aux Juifs de Rome qui ne se laissent pas persuader par ses explications, et il leur rappelle l'oracle d'Is 6, 9-10 ¹³ : Dieu envoie son messenger à un peuple qui est spirituellement sourd et aveugle, dont le cœur est incapable de comprendre le message divin et de se décider à la conversion qui lui assurerait le salut. Paul se contente de citer le texte prophétique où « se convertir » est employé de manière absolue ; le contexte montre suffisamment que le message concerne Jésus, en qui les prophéties messianiques trouvent leur accomplissement. Il faut donc lui reconnaître les titres de Christ et de Seigneur, et, en ce sens, « se convertir au Seigneur ».

En 3, 19-20, Pierre déclare à la foule qui s'est rassemblée sous le portique de Salomon : « Repentez-vous et convertissez-vous pour que vos péchés soient effacés, et qu'ainsi le Seigneur fasse venir le temps du répit et envoie le Christ qui vous a été destiné, Jésus. » Nous verrons qu'il existe un lien particulier entre l'idée de « se repentir » et celle du pardon des péchés ; en revanche, l'idée de « se convertir » s'accorde assez bien avec ce que le v. 20 dit de Jésus en le présentant comme le Christ qui doit inaugurer l'ère définitive du Royaume de Dieu à la fin des temps. Il faut se convertir à lui, en lui reconnaissant la seigneurie qui lui a été déparée ¹⁴.

Ainsi la conversion se comprend partout par rapport à une personne ; se convertir, c'est se tourner vers le Dieu unique ou vers le Seigneur Jésus. On se convertit non à une doctrine, non à quelque chose, mais à quelqu'un ; il ne s'agit pas d'admettre un système de vérités, mais d'adhérer au Dieu vivant et personnel et à Jésus reconnu pour Seigneur. C'est bien ainsi que les premières générations chrétiennes comprenaient la foi : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, et en Jésus-Christ, son Fils unique ¹⁵... » Il reste à préciser que cette adhésion engage la vie de celui qui croit et se convertit ;

12. Voir aussi Ac 15, 3, dont il a déjà été question : Paul et Barnabé racontent « la conversion (ἐπιστροφήν) des païens » ; dans le contexte (14, 15 ; 15, 19), il s'agit d'une conversion au vrai Dieu.

13. Cf. Mt 13, i5 ; Mc 4, 12. La citation de Marc n'est pas explicite, et elle suit la forme du targum araméen (cf. J. DUPONT, *Mariage et Divorce dans l'Évangile : Matthieu 19, 3-12 et parallèles*, Bruges, 1959, p. 180) ; en abrégant le texte, Luc a omis le verbe « se convertir ».

14. Lc 22, 32 soulève un problème particulier ; on peut consulter C. H. PICKAR, *The Prayer of Christ for St. Peter* (Lc 22, 31 s.), CBQ, IV (1942), pp. 133-140.

15. En s'exprimant au neutre (croire *tout ce que* l'Église enseigne), les catéchismes voilent cet aspect primordial de la foi ; ce n'est pas sans dommage.

en reconnaissant le vrai Dieu et le Seigneur Jésus, il se met à leur service et se reconnaît un Maître. Nous montrerons ensuite que cette adhésion est essentiellement déterminée par les grands événements de l'histoire du salut.

3. Revenir vers le Seigneur.

Étymologiquement, ἐπιστρέφειν, « se tourner », « se convertir », désigne simplement l'acte par lequel on se retourne ; celui qui regardait d'un côté tourne maintenant ses regards d'un autre côté ; le converti se retourne vers le Seigneur. C'est cette signification fondamentale qui nous a guidés jusqu'ici. En fait le verbe ἐπιστρέφειν dit quelque chose de plus ; déjà parfois présente dans le grec profane, la nuance est presque toujours sentie dans le grec biblique influencé par l'hébreu *shûb*. En parlant de conversion, on pense moins à un mouvement effectué sur place qu'à un changement de direction : celui qui autrefois s'éloignait de Dieu a maintenant pris le chemin qui conduit à lui. Se convertir ne consiste pas seulement à se tourner vers Dieu ; c'est un retour à Dieu. L'image fait corps avec la manière caractéristique dont les premiers chrétiens entendaient et désignaient le christianisme : « la Voie ¹⁶ ». En se convertissant au Seigneur, on entre dans la Voie du Seigneur : voie tracée par le Seigneur lui-même et qu'il indique à ceux qui veulent avancer vers lui. En pratique, le mot désigne un certain style de vie, la manière de se conduire qui distingue les chrétiens ¹⁷. Considérée de ce point de vue, la conversion signifie donc un bouleversement total dans la vie de celui qui, désormais, par sa conduite, suit le chemin qui mène à Dieu ¹⁸.

16. Vocabulaire caractéristique des Actes : 9, 2 ; 18, 25.26 ; 19, 9.23 ; 22, 4 ; 24, 14-22. Outre les commentaires (dans la *Bible de Jérusalem*, note sur 9, 2), voir l'article ὁδός, par W. MICHAELIS, dans TWNT, t. V, pp. 42-101 (pour les Actes : 93-95). Cet article n'a pas pu exploiter les renseignements fournis par les documents de Qumrân, qui jettent un jour nouveau sur la question. S. Vernon McCasland va même jusqu'à penser que, sur ce point, les Actes dépendraient du vocabulaire de Qumrân, à travers celui de Jean-Baptiste (*The Way*, JBL, LXXVII, 1958, pp. 222-230) ; peut-être est-ce forcer quelque peu la note. Sur ce thème dans les textes de Qumrân, on peut voir F. NOETSCHER, *Gotteswege und Menschenwege in der Bibel und in Qumrân* (Bonner Bibl. Beiträge, XV), Bonn, 1958 ; plus brièvement l'article « Voies divines et humaines selon la Bible et Qumrân », dans un volume en collaboration : *La Secte de Qumrân et les origines du christianisme* (Recherches bibliques, IV), Bruges, 1959, pp. 135-148.
17. A. Descamps souligne le parallélisme entre l'expression d'Ac 5, 20, τῆς ζωῆς ταύτης et celle de 22, 4, ταύτην τὴν ὁδὸν ; de part et d'autre, il s'agit du christianisme comme forme concrète de vie (*Les Justes et la Justice dans les évangiles et le christianisme primitif, hormis la doctrine proprement paulinienne*. Univ. Cath. Lov. Diss., II, 43, Louvain-Gem-bloux, 1950, p. 71).
18. Il importerait de souligner, comme l'a déjà fait G. Dix (*Jew and Greek : A Study in the Primitive Church*, Londres, 1953, p. 28), que cette idée de « Voie » a des résonances essentiellement ecclésiales. En embrassant la « Voie », on adopte le genre de vie qui caractérise la communauté, on insère son existence individuelle dans l'Alliance que Dieu a conclue avec cette communauté, on prend pour règle de vie les normes de l'agir humain

Pour saint Paul, nous l'avons vu, se convertir, c'est se mettre au service de Dieu (1 Th 1, 9 ; Ga 4, 9). « Service » s'entend ici au sens cultuel : le converti rend à Dieu le culte qui lui est dû ; mais le vocabulaire chrétien spiritualise cette notion de culte, et il s'agit concrètement de l'honneur qu'on rend à Dieu par la manière dont on vit en se conformant à sa volonté.

C'est ce qui apparaît constamment dans les Ac à propos de la conversion. En 3, 19, Pierre exhorte ses auditeurs juifs : « Repentez-vous et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés. » Il reprend l'idée au v. 26 : « C'est pour vous d'abord que Dieu a ressuscité son Serviteur et l'a envoyé vous bénir, du moment que chacun de vous se détourne de ses perversités ¹⁹. » Se convertir, ἐπιστρέφειν, est en même temps se détourner, ἀποστρέφειν. Les païens qui se convertissent au vrai Dieu doivent se détourner de leurs idoles ; les Juifs qui se convertissent au Seigneur ont à se détourner de leurs mauvaises actions. Toute conversion implique une transformation de la conduite.

La formule de 3, 26 insiste sur l'aspect négatif, le renoncement au mal ²⁰. Le côté positif de ce changement apparaît en 26, 20, résumé de la prédication de Paul :

par lesquelles cette communauté entend servir D-eu. Un des traits les plus distinctifs de la première communauté chrétienne est le sens communautaire qui anime ses membres, leur faisant pratiquer la plus large *koinonia*, communion fraternelle (Ac 2, 42 ; voir la note de la *Bible de Jérusalem*.)

19. « Du moment que chacun de vous se détourne de ses perversités. » Dans la *Rible de Jérusalem*, nous avons traduit : « en détournant chacun de vous de ses perversités ». Au point de vue grammatical, les deux traductions sont possibles : ἵνα;ος;ψῆ;ν peut se prendre au sens transitif « détourner » ou intransitif « se détourner ». L'interprétation adoptée dans la *Bible de Jérusalem* s'appuie sur une allusion possible à Is 59, 20 (= Rm n, 26). Sans pouvoir l'écarter avec certitude, nous sommes davantage impressionné maintenant par le rapport étroit qui existe entre le v. 26 et le v. 19 : le v. 26 reprend l'idée du v. 19 en lui apportant une précision nouvelle. Le sens intransitif correspond d'ailleurs mieux à l'ensemble des textes relatifs à la conversion ; en l'adoptant, nous rejoignons l'avis de F. BLASS-A. DEBRUNNER, *Grammalih des neutestamentlichen Griechisch*, 7e éd., Goettingue, 1943, §§ 308 et 404. Au point de vue biblique, cette interprétation peut se recommander d'Ez 3, 16-21.

20. Les textes de Qumrân soulignent souvent cet aspect négatif. Les membres de la secte, ou « convertis d'Israël » (CD IV, 2 ; VI, 5 ; VIII, 16 ; XIX, 29), font profession de se convertir du péché (CD II, 5 ; XX, 17 ; iQH 11,9 ; XIV, 24), de la malice (i QS V, 14 ; 4 Qp. PS. 37, I, 3), de l'iniquité (4 Qp. PS. 37, I, 4), de la rébellion (i QS X, 20), de la voie corrompue (CD XI, 7), de tout mal (1 QS V, i). D'une manière positive, les membres de la communauté s'engagent, lors de leur entrée dans l'Alliance de conversion » (CD XIX, 6), à « se convertir à la Loi de Moïse » (i QS V, 8 ; CD XV, 9.12 ; XVI, 1-2.4-5 ; 4 Qp. PS. 37,1, 2), ou encore à « se convertir en commun à Son Alliance » (i QS V, 22) ; on rejettera de la communauté celui < qui n'a pas affermi en lui les ordonnances de justice par la conversion de sa vie » (i QS III, i). La conception des sectaires correspond à celle des chrétiens sur deux points : la conversion consiste à se détourner du péché et à adopter le genre de vie de la communauté. Elle se distingue de la conception chrétienne sur deux autres points : le genre de vie de la communauté de Qumrân est essentiellement réglé par la Loi (avec l'interprétation juridique et ritualiste qu'on en donne), tandis que la communauté chrétienne ne se considère plus comme liée par cette norme ;

« J'ai annoncé d'avoir à se repentir et à se convertir à Dieu en faisant des œuvres qui conviennent au repentir. » Le repentir est regret de la conduite passée ; la conversion détermine une conduite caractérisée par des œuvres nouvelles, une manière de vivre qui corresponde à ce repentir en évitant les fautes qu'on regrette. Jean-Baptiste dit, dans le même sens : « Produisez donc des fruits qui conviennent au repentir ²¹ » (Lc 3, 8). Née du repentir, la conversion se traduit dans des œuvres ou, métaphoriquement, dans les fruits que l'on produit. Changer de sentiments, μετανοεῖν, ne suffirait pas si l'on ne changeait en même temps sa manière d'agir ; c'est à ce second changement que s'applique proprement l'idée de conversion.

Aux païens de Lystres, Paul demande de « se convertir au Dieu vivant qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qui s'y trouve » (14, 15). Il ajoute aussitôt, précisant sa pensée : « Dans les générations passées, il a laissé toutes les nations suivre leurs propres voies » (v. 16). Jusqu'ici, les païens suivaient leurs propres voies ; en se convertissant, ils doivent abandonner ces voies pour suivre désormais la voie que Dieu leur montre, la manière de vivre qu'il leur indique.

Cette voie n'est plus celle des observances de la Loi. Les judaïsants de Jérusalem ont tort d'exiger des païens convertis qu'ils se fassent circoncire et gardent la Loi de Moïse (15, 1.5) ; on leur demandera cependant d'observer certains interdits (15, 19.20) qui faciliteront leurs rapports avec les judéo-chrétiens. La manière de parler du ch. 15 montre combien facilement l'idée de conversion appelle celle des observances : la conversion se traduit en actes, elle est acceptation d'une règle de vie. La conduite de ceux qui sont entrés dans la lumière de Dieu ne peut être la même que celle des païens qui sont encore sous l'empire de Satan (cf. 26, 18).

D'où l'insistance avec laquelle on recommande aux nouveaux convertis de persévérer dans la voie où ils se sont engagés. Après avoir dit qu'à Antioche, « grand fut le nombre de ceux qui embrassèrent la foi et se convertirent au Seigneur » (11, 21), les Actes notent l'exhortation de Barnabe : « Il les encouragea tous à demeurer, d'un cœur ferme, fidèles au Seigneur » (v. 23). La fidélité (προσμένειν) qu'on leur demande n'est pas seulement celle d'une profession de foi ;

le langage chrétien accentue le côté personnel de la conversion, conversion à Dieu, ou au Seigneur Jésus.

— Sur le thème de la conversion à Qumrân, on peut consulter: L. DE LORENZI, *Alcuni temi di Salvezza nella letteratura di Qumrân*, *Rivista Biblica*, V (1957) pp. 197-253 (243-249 : *Il tema della conversione in Qumrân*) ; F. NOETSCHER, *Schicksalsglaube in Qumrân und Umwelt*, BZ, N. F. III (1959), pp. 205-234 (225-229 : « Bekehrung »).

21. Mt 3, 8 écrit, en employant le singulier : « Produisez donc du fruit. » En employant le pluriel, Luc semble vouloir souligner davantage la nécessité des œuvres (cf. H. CONZELMANN, *op. cit.*, pp. 84 s.).

elle implique toutes les œuvres qui caractérisent une vie chrétienne ²².

Nous pouvons conclure. L'étude des passages des Actes qui emploient le verbe ἐπιστρέφειν nous a permis de dégager deux aspects fondamentaux de l'idée que les premiers chrétiens se faisaient de la conversion. La conversion est d'abord prise de conscience d'un rapport qui unit l'homme à une personne transcendante. On se conforme au vocabulaire traditionnel du judaïsme en parlant de conversion à Dieu ; cette manière de parler vise plus particulièrement les païens qui ont à reconnaître le Dieu unique. Le point de vue chrétien s'exprime par « se convertir au Seigneur » : donner son adhésion à Jésus reconnu pour Seigneur. L'autre aspect de la conversion, que nous pourrions appeler « subjectif », est la prise de conscience des exigences qu'impose au converti la personne divine dont il reconnaît la seigneurie. Cette reconnaissance ne peut être purement théorique ; elle entraîne un changement radical dans sa conception de la vie, elle réclame une transformation de toute sa conduite. Se convertir, c'est adopter un genre de vie nouveau, se placer sur le chemin que Dieu indique et qui doit mener à lui. Orientée sur Dieu et le Seigneur Jésus, l'existence du croyant en est toute changée, renouvelée jusque dans la conduite pratique de sa vie.

II. L'OMBRE DE LA CROIX

L'étude des textes qui parlent du « repentir », μετάνοια, μετανοεῖν va nous permettre de préciser un des aspects essentiels de la conversion, trop peu apparent dans l'image, encore générale, qui se dégage des passages auxquels nous nous sommes arrêtés jusqu'ici.

La note fondamentale reste. La μετάνοια chrétienne est toute différente de celle du Stoïcien, l'homme qui prend conscience de sa propre déchéance, en a honte et se décide

22. Beaucoup d'autres indications pourraient s'ajouter à celles que nous avons relevées. Au point de vue du vocabulaire, on remarquera la formule de 6, 7 : < Une grande foule de prêtres obéissaient à la foi > ; typiquement paulinienne (cf. Rm 1, 5 et 16, 26 ; également 6, 17 ; 10, 16 ; 15, 18 ; 16, 19 ; 2 Co 10, 5 ; 2 Th 1, 8 ; 3, 4 ; voir R. BULTMANN, *TWNT*, VI, p. 206), cette manière de parler présente l'adhésion de la foi comme un acte d'obéissance et de soumission, ce qui assimile le message à une manifestation de la volonté de Dieu ; accepter le message, c'est aussi accepter de faire ce qu'il prescrit. D'un point de vue concret, il est fort significatif de voir ceux qui sont touchés par la grâce de la conversion poser aussitôt la question : « Que faut-il faire ? » ; ainsi font les auditeurs de Jean-Baptiste (Lc 3, 10.12.14), de Pierre au jour de la Pentecôte (Ac 2, 37), ainsi également le geôlier de Philippiens (16, 30) et Paul sur le chemin de Damas (22, 10 ; cf. 9, 6). Le centurion Corneille est tout prêt à obéir ; il attend que Pierre dise ce qui lui a été prescrit par Dieu (10, 33). Il arrive que le converti saisisse lui-même la conduite à tenir : la pécheresse de l'Évangile (Lc 7, 36-50), le publicain Zachée (19, 8), l'eunuque éthiopien, qui demande le baptême (Ac 8, 36). Le changement qui s'est produit dans le converti demande à se traduire en actes.

à changer de vie pour se montrer digne de ce qu'il est. Chez les chrétiens comme chez les Juifs, le « repentir » commence par une prise de conscience de sa culpabilité *envers quelqu'un* : envers Dieu ou envers le Seigneur Jésus ; elle définit alors une attitude concrète qui permet d'espérer le pardon. La plus belle description en a été donnée par Jésus quand il dit du publicain de la parabole : « Se tenant à distance, le publicain n'osait même pas lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine en disant : Mon Dieu, aie pitié du pécheur que je suis » (Lc 18, 13). Humble repentir par lequel, se reconnaissant coupable devant Dieu, on implore son pardon.

Pour amener leurs auditeurs à se convertir, les apôtres doivent chercher à éveiller en eux des sentiments de repentir. Pour y arriver, ils ont d'abord à leur faire prendre conscience d'être pécheurs. Les considérations auxquelles ils font appel dans ce but ne sont pas toujours les mêmes. Il en est une pourtant qui prend un relief tout particulier ; elle est mise en valeur dans les quatre discours missionnaires prononcés par Pierre à Jérusalem, et l'écho s'en retrouve dans les prédications ultérieures. C'est le rappel des circonstances de la mort de Jésus, en dégageant la responsabilité que ce drame fait peser sur les auditeurs. Nous nous arrêterons d'abord à cette considération fondamentale. Nous verrons ensuite que, faute de pouvoir la faire valoir devant un auditoire païen, on lui en substitue une autre : celle de la culpabilité qu'entraîne l'idolâtrie. Et nous terminerons en montrant que, là où il n'est pas question de la culpabilité des auditeurs, on ne les invite pas non plus à « se repentir » ; il suffit de les appeler à « croire ». Le repentir ne peut naître que de la conscience d'être en état de péché.

I. Les responsabilités de la crucifixion.

Dans les discours de Pierre à Jérusalem, le rappel des circonstances de la Passion prend toujours la forme d'un réquisitoire. Discours de la Pentecôte : Jésus de Nazareth, cet homme que Dieu a accrédité auprès de vous par les miracles, signes et prodiges qu'il a opérés par lui au milieu de vous..., vous l'avez pris et fait mourir en le clouant à la croix par la main des païens... Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous, vous avez crucifié (Ac. 2, 22-23, 36).

Ces accusations produisent leur effet : « D'entendre cela, ils eurent le cœur transpercé, et ils dirent à Pierre et aux apôtres : « Frères que devons-nous faire ? » (v. 37). Émus et inquiets à la pensée du forfait commis, les auditeurs entendront avec fruit l'appel au repentir :

« Pierre leur répondit : Repentez-vous, et que chacun de vous se fasse baptiser au nom de Jésus-Christ pour la rémission de ses péchés »